

JACQUES DE BOURBON BUSSET :

La prospective, entre désintéressement et dépassement *

Nous avons choisi de présenter conjointement deux textes de Jacques de Bourbon Busset dans lesquels il nous livre sa conception de la prospective. Écrits en 1959 et 1962, ils sont typiques des premières années d'activité du Centre international de prospective consacrées à l'expression de vues individuelles de ses membres. Au-delà de la diversité de leurs points de vue, tous partageaient une source d'inspiration commune : l'anthropologie prospective de Gaston Berger.

La prospective y est définie comme une pensée orientée vers l'action. Son but, nous dit Jacques de Bourbon Busset, « ce n'est pas deviner l'avenir probable, mais préparer l'avenir souhaitable, et même peut-être aller plus loin : tâcher de rendre probable l'avenir souhaitable ».

Ni science ni art, la prospective se doit d'être en mouvement pour éviter le double « danger du flou et du corset ». Cette attitude d'esprit exige un constant dépassement, dont l'auteur pose huit principes : i) se placer au « rond point de l'avenir », là où l'on a de la perspective, nécessaire à la vision lointaine, globale et systémique ; ii) renverser la flèche du temps, en imaginant l'avenir à partir de l'avenir et non par extrapolation du présent ; iii) s'affranchir de l'ordre du temps, pour se départir de l'outillage mental présent, du familier, des apparences de la nouveauté ; iv) nager à contre-courant, contre les idées reçues ; v) favoriser les contradictions fécondes (la dialogique) et faire naître des convergences ; vi) explorer les interstices, gisements des faits nouveaux ; vii) se préoccuper des phénomènes humains, des structures mentales, lieux des bifurcations ou des mutations ; viii) être en contact avec les jeunes chercheurs de pointe car « ce sont les minorités agissantes qui entraînent les masses qui font basculer l'avenir ».

Pour y parvenir, l'homme prospectif doit exercer plusieurs facultés, que sont la rigueur imaginative, l'étonnement (même face aux évidences), le discernement (« choisir dans le présent ce qui est capable d'avenir »), la créativité, le désintéressement (entendu comme ascèse et effort de distanciation), le réalisme face aux limites du cadre de l'action (les irréversibilités, les blocages).

Une telle prospective du dépassement repose sur un pré-requis, celui de créer un consensus autour des valeurs sur lesquelles bâtir l'homme et la société de demain.

ALEPH

AU ROND-POINT DE L'AVENIR **

La prospective, Gaston Berger l'a brillamment montré, est une attitude de l'esprit, qui se tourne vers l'avenir, mais de quel avenir parlons-nous ?

(*) Titre proposé par ALEPH, résumant l'approche prospective de l'auteur.

(**) Article paru dans le n° 4 des Cahiers *Prospective* du Centre international de prospective, PUF, novembre 1959, 120 pages (p.13-19).

Aucune prospective n'est possible si on se fait de l'avenir une image fatale. Si l'avenir est le Destin, pourquoi le scruter, puisqu'on ne peut le changer ? La prospective est fondée sur la conviction que l'avenir sera ce que nous le ferons, sur la foi dans la liberté créatrice de l'homme. Nier la fatalité, refuser à l'Histoire un sens irréversible sont des conditions nécessaires de l'attitude prospective.

*
* *

Supposons le problème résolu, et que nous soyons tous prospectifs. Est-il interdit de jeter un regard prospectif sur la prospective elle-même ?

Écartons d'abord une tentation forte, qui est de la réduire à une science-fiction supérieure. C'est assurément un des aspects de la prospective, mais ce n'est pas le seul. Il est utile d'imaginer quelles seront les prochaines découvertes. Mais il importe plus, pour orienter notre action présente, d'imaginer ce que, dans un laps de temps donné, nous penserons de nous-mêmes, tels que nous sommes aujourd'hui. C'est là sans doute le test décisif. Dans notre vie quotidienne, il nous arrive fréquemment de jouer avec nos souvenirs. Nous cherchons à reconstituer celui que nous fûmes. Cette archéologie personnelle ne donne jamais que des résultats fragmentaires et, pris dans le tourbillon du présent, nous nous en consolons.

Pourquoi ne pas nous considérer nous-mêmes, dès maintenant, au passé ? Cela revient à juger ce qu'aujourd'hui nous sommes à partir de l'avenir, au lieu de faire la démarche inverse, qui est la démarche courante, et qui consiste à décider de l'avenir d'après ce que nous sommes actuellement. C'est évidemment aller du moins connu au plus connu mais, s'agissant d'un domaine entièrement neuf, c'est peut-être le moyen d'éviter l'immense danger de l'extrapolation pure et simple, qui fabrique l'avenir à partir du présent.

Prenons un exemple. Supposons qu'un agriculteur analyse sa situation actuelle. S'il extrapole, il conclura à la nécessité d'industrialiser son exploitation et de faire de la culture intensive. Si par un effort d'imagination global il se transporte en 1980, et contemple son exploitation actuelle avec l'œil d'un homme de 1980, ses projets lui paraîtront anachroniques et comme un mauvais rapiéçage du passé. L'obstination à produire à grands frais du blé lui paraîtra bizarre, alors que l'apparition des chlorelles ou autres produits du même genre aura bouleversé les règles traditionnelles de l'alimentation. Il s'étonnera que son double de 1959 n'ait pas songé à faire, par exemple, de l'horticulture, c'est-à-dire à produire des plantes de luxe faites, comme les tableaux, pour la récréation des yeux et dont les fleurs artificielles, même parfumées, n'arriveront jamais à simuler la fraîcheur.

Bien sûr, cet exemple est discutable, comme tous les exemples. L'essentiel est d'apercevoir que le mouvement d'esprit proposé ne se ramène pas à la distinction, d'ailleurs très valable, entre la prévision à court terme et celle à long terme. La question de la longueur du délai joue peu. Ce qui compte, c'est d'opérer le renversement des habitudes de pensée, et d'imaginer l'avenir à partir de l'avenir et non à partir du présent. L'effort à accomplir est symétrique à celui de Proust, ressuscitant le passé non par une fabrication des souvenirs appuyée sur le présent, comme nous faisons nous, mais en laissant monter en lui la marée des réminiscences.

De même devons-nous non pas prédire des événements prétendus inéluctables, et calculés sur le modèle du présent, mais ouvrir notre esprit à une vue totale de l'avenir. La totalité de la vision est un point essentiel. Si nous isolons une particularité de l'avenir, si évidente soit-elle, par exemple l'automatisation, nous risquons de construire une idée de l'avenir incomplète, faussée au départ, et qui néglige l'interconnexion des éléments en présence.

Mais, dira-t-on, comment se placer d'emblée au point central d'où l'on peut apercevoir les multiples avenues, comment s'installer au rond-point de l'avenir ?

*
* *

Étudier les innombrables possibilités que contient l'avenir, voilà une matière singulièrement complexe et variée.

Quel sera l'instrument assez pénétrant et assez souple pour analyser une telle matière ? Le raisonnement, sous sa forme rigide, ne suffit pas. Il lui faut l'aide de l'imagination.

Entendons par imagination non le jeu déréglé des images, encore que bien des rapprochements d'idées féconds aient trouvé leur source dans des métaphores ou des allégories, mais cette disponibilité de l'esprit, qui refuse de se laisser enfermer dans des cadres, qui considère que rien n'est jamais atteint, et que tout peut toujours être remis en question. C'est moins un don qu'un parti pris.

Il s'agit non pas d'engendrer de brillantes images mais de s'étonner, même de l'évidence, et de retrouver le monde sensible, au-delà des brumes de l'abstraction.

Il est un âge où l'être humain se comporte ainsi naturellement, c'est celui de l'enfance. Mais ces premières années flottent dans une telle brume de sentiments ébauchés, d'idées éparses, de velléités, de caprices que la précieuse faculté de l'étonnement, qu'Aristote mettait à l'origine de toute philosophie, en est comme paralysée. Elle est là, pourtant, dans sa fraîcheur et sa naïveté. Et c'est pourquoi les souvenirs d'enfant conservent une saveur particulière. Tout se passe comme si alors nous approchions les choses et les gens avec un autre regard.

Le caractère instantané de la vision en est le trait essentiel. D'un coup, l'enfant perçoit une expression, une attitude, un coloris, une tonalité, qui se logent en lui comme la balle dans la cible. Proust, qui a dépeint, d'une manière définitive, ces instants privilégiés, écrit : « Une minute affranchie de l'ordre du temps a recréé en nous, pour la sentir, l'homme affranchi de l'ordre du temps. »

L'homme affranchi de l'ordre du temps, c'est l'homme prospectif. De même que ces bouffées, ces souffles arrivant d'un pays inconnu, nous suspendent hors du temps, mêlant le passé et le présent, de même le coup d'œil prospectif abat les illusoire frontières entre le présent et l'avenir. L'avenir n'est pas un personnage mystérieux auquel il faut arracher son masque, l'avenir est déjà présent dans le présent, ce présent qui est de l'avenir en formation. Le tout est de discerner à travers la vitre brouillée du présent le visage encore indistinct de l'avenir. Puis, ce visage entrevu, il faut lui donner un corps, il faut préparer l'avenir. Préparer l'avenir ce n'est pas y rêver. C'est choisir, dans le présent, ce qui est capable d'avenir.

Mais, pour choisir, il faut d'abord connaître. La difficulté réside dans l'exactitude de la connaissance, dans la précision du diagnostic.

Nous croyons connaître le présent. Nous le vivons, sans le connaître, comme nous côtoyons dans notre famille, au bureau, à la ville des inconnus familiers. Mais si, d'aventure, nous jetons les yeux autour de nous comme nous regardions, enfants, l'envolée d'un arbre, ou la mimique d'un invité à la table de famille, nous sommes soudain étonnés par l'éclat du monde et certaines vérités nous apparaissent non plus comme des apparences, mais comme des apparitions. Et c'est pourquoi Platon appelait les philosophes « ceux qui aiment regarder ».

Une difficulté redoutable surgit, qui tient au langage. Lorsque nous voulons évoquer devant les autres ces apparitions qui visitent chacun de nous, nous butons sur les mots. Nous évitons avec peine les pièges d'un vocabulaire philosophique, mystique, où le vague des termes accuse l'impossibilité de la communication. Un certain langage qui se réclame de Bergson est, à cet égard, d'autant plus redoutable qu'il trahit la pensée du maître.

*
* *

Ici intervient l'artiste. Par les moyens de son art, il impose au lecteur, au spectateur, à l'auditeur sa vision personnelle. Par son effort de création, il nous révèle comme un autre que nous voit le monde. Il nous contraint à regarder attentivement, comme pour la première fois. Il nous installe au centre de son secret, nous fait participer à sa propre création. Quand nous contemplons un Cézanne, nous avons l'impression d'avoir arpenté avec le peintre le paysage et nous ressentons une émotion du même ordre que celle éprouvée par l'artiste au moment où il brosse sa toile.

Or l'époque qui s'ouvre devra, coûte que coûte, fournir une soupape à l'instinct créateur. Dans la société de demain, fortement structurée et organisée, les créateurs autonomes seront infiniment moins nombreux que les employés. Dès maintenant les chefs d'entreprise deviennent, de plus en plus, des chefs d'administration et les savants des chefs d'équipes de chercheurs.

Cette évolution est normale et, du point de vue de la productivité, souhaitable. Mais on peut penser que, dans quelques années, l'homme sera pris d'une furieuse nostalgie de création, le besoin de créer étant chez lui, fondamental. Et, à tous ceux qui, dans leur vie professionnelle, ne trouveront pas la possibilité d'assouvir ce besoin, l'art apparaîtra sans doute le moyen d'être, en quelque sorte, co-créateurs, co-producteurs d'une œuvre. La contemplation artistique est en effet active. Elle n'a rien à voir à l'ingurgitation des slogans, des images ou des refrains.

Aussi l'art authentique est-il un des moyens les plus efficaces pour lutter contre l'automatisme, pour conserver la fraîcheur d'esprit et donc pour avoir une attitude prospective.

*
* *

Peut-on, c'est la dernière question que nous nous poserons, apprendre à l'homme une telle attitude ? Y a-t-il une éducation prospective ? Précisons d'entrée de jeu qu'il s'agit aussi bien des adultes que des enfants. L'éducation n'est limitée ni à l'école ni à un âge déterminé. À dire vrai, nous ne cessons pas une minute d'être éduqués (ou rééduqués), par des méthodes qui vont de la simple répétition à l'incantation magique.

Mais ce n'est pas de cette forme passive d'éducation qu'il s'agit. Dans le domaine de l'esprit, l'article de confection est sans valeur. Il faut tout fabriquer soi-même, à sa mesure. Par éducation, entendons celle qui s'apparente au sport, celle qui donne à l'esprit ses muscles et ses nerfs. Comme l'a écrit Paul Valéry, « le sport intellectuel consiste dans le développement et le contrôle de nos actes intérieurs. Comme le virtuose du piano et du violon arrive à accroître artificiellement, par études sur soi-même, la conscience de ses impulsions et à les posséder distinctement de manière à acquérir une liberté d'ordre supérieur, ainsi faudrait-il, dans l'ordre de l'intellect, acquérir un art de penser, se faire une sorte de psychologie dirigée. »

Valéry montre là, comme partout, non seulement son étonnante perspicacité, mais aussi son implacable rigueur. Le programme qu'il trace dans ces lignes effraierait sans doute beaucoup de nos

contemporains. Certains, même, le taxeraient d'intellectuel décadent. Et pourtant c'est Valéry qui est dans le vrai, c'est lui qui est moderne (dans le bon sens du mot).

Ceci peut surprendre. Car, de nos jours, se répand l'idée, qui n'est pas nouvelle certes, que le monde de demain devra être celui de la pensée collective. Assurément, on prend bien soin d'affirmer que cette forme de pensée ne saurait entamer l'autonomie de chaque conscience. Mais comment concilier l'existence d'une vérité de la masse, ayant donc la force contraignante du vrai et du pesant, avec le pouvoir de juger librement, qui définit la personne humaine ?

À dire vrai, la conciliation, dans une telle perspective, se fera automatiquement, par un dressage collectif.

Est-ce ainsi qu'une société progresse ?

Si l'histoire fournit peu de leçons, elle propose des exemples. Elle nous montre des hommes qui ont fait faire à l'Humanité un bond décisif en avant. Or ces hommes ont toujours été, qu'ils s'appellent Platon, Descartes, Pasteur ou Einstein, des hommes qui n'ont cessé de se lancer un défi à eux-mêmes, et qui ont pu le faire parce qu'ils avaient su s'imposer une stricte discipline personnelle de travail et de réflexion.

Ces mêmes hommes n'ont pas hésité à aller contre les idées reçues, à nager à contre-courant. Pourquoi ? Parce qu'ils avaient, comme on dit, de l'avenir dans l'esprit, parce qu'ils étaient prospectifs. Aussi la prospective, sans fortes individualités « prospectives », ne serait-elle plus qu'un vain mot. Bien sûr, les machines calculeront de mieux en mieux, de plus en plus vite. Mais, au point de départ et au point d'arrivée, pour la rédaction de l'énoncé du problème et pour la prise de décision, on retrouvera toujours l'homme, l'homme irremplaçable avec ses préjugés, ses faiblesses, ses passions, ses délires, l'homme total fait de chair et de sang, tête, cœur et ventre mêlés, l'homme, cet animal désarmé qui a reçu le privilège royal de pouvoir dire oui ou non à son destin.

RÉFLEXION SUR L'ATTITUDE PROSPECTIVE *

[...]

Les idées que je vais vous exposer ne seront pas les miennes, ce seront celles de vous tous. Vous les reconnaîtrez au passage. Je voudrais, dans cet exposé, partir des dangers qui nous guettent. Je crois que c'est ce qui est le plus important, car malgré tout nous avons tous un sentiment de malaise, et comme je veux absolument éviter, quoique étant un peu poète sur les bords, le genre incantatoire, j'attirerai votre attention sur le fait que nous éprouvons tous cette mauvaise conscience de nous embarquer dans une entreprise aux contours peut-être vagues, et à l'allure quelque peu prophétique. [...]

Deux écueils de la prospective : le danger du « flou » et le danger du « corset » **

La prospective n'est pas une science qui aurait ses lois. Elle n'est pas non plus, comme commencent à le croire certains, un art qui aurait ses règles, encore moins, évidemment, une sorte de panacée

(*) Ce texte reprend de larges extraits d'une communication de l'auteur prononcée lors d'une assemblée plénière du Centre d'études prospectives en février 1962, puis publiée dans les Cahiers *Prospective*, n° 10, PUF, 1963, 88 pages (p.5-16).

(**) Les intertitres ont été ajoutés au texte original.

qui aurait ses recettes. Je voudrais donc déterminer les écueils entre lesquels il nous faut naviguer, et pour employer des images empruntées à la couture, je dirai que les deux dangers qui paraissent contradictoires sont d'un côté le danger du « flou » et de l'autre le danger du « corset ».

Il faut donc découvrir la voie étroite, le chenal étroit qui permet de passer entre ces deux écueils. Le danger du flou est évidemment, dans une certaine mesure, pour aussi provocant que puisse paraître ce terme, celui de la science-fiction qui se développe à une vitesse extraordinaire. La science-fiction, d'ailleurs, n'a rien à voir avec la poésie. La poésie, c'est la grande aventure de l'esprit poétique, c'est tout à fait autre chose. Elle n'a pas de prétention scientifique, tandis que ce qui est dangereux dans ce genre de science-fiction, c'est qu'elle se présente avec des apparences scientifiques. C'est là qu'est l'équivoque, le danger.

Le danger du corset est au contraire de définir une méthode, et de s'y tenir étroitement. Je crois qu'alors nous pouvons tous être d'accord sur ceci : c'est qu'il faut que la prospective soit avant tout un constant dépassement. Si elle se fige, elle est complètement perdue. Il faut à tout prix préserver son mouvement et son dynamisme.

C'est d'autant plus important que nous avons pour cela à lutter contre une certaine tendance de notre esprit, surtout de l'esprit français, une tendance juridique qui cherche à trouver une formule, et ensuite à l'appliquer. [...]

Pour éviter ces deux écueils qui me paraissent évidents, il faut concilier deux qualités qui semblent contradictoires, mais qui sont complémentaires : imagination et rigueur.

C'est seule l'imagination qui permet le renouvellement auquel je faisais allusion ; Einstein a dit que « l'imagination était le vrai terrain de la germination scientifique ». Mais il faut aussi la rigueur qui seule nous permettra d'éviter la fantasmagorie, le danger de cette fantasmagorie étant de fixer l'esprit sur certaines images, fallacieuses et de les rendre rigides, c'est-à-dire d'enfermer l'avenir dans ces images.

L'imagination et la rigueur ne s'excluent pas. Il est bien évident qu'elles se combinent et se complètent. L'imagination doit nourrir la rigueur, et la rigueur donner à l'imagination l'ossature, cela va de soi. Il y a d'ailleurs un exemple. Un homme a pratiqué la rigueur imaginative, c'est Paul Valéry. C'était un esprit prospectif. [...]

D'autre part, on peut faire une autre confusion, qui est de confondre le désir du neuf, le goût du neuf avec l'avenir en lui-même. Ce n'est pas parce qu'un phénomène est nouveau qu'il est équivalent de l'avenir. Ce qui compte c'est l'organisation nouvelle. Actuellement nous avons tendance à sacrifier à ce goût de la nouveauté.

Troisièmement, pour obtenir cette rigueur il faut prendre une base de départ extrêmement rigoureuse et qui puisse servir de garde-fou. Or, je crois, après y avoir réfléchi, qu'elle existe : c'est la prévision. Précisément parce que nous nous efforçons de ne pas confondre prévision et prospective, je crois qu'il est indispensable que l'on prenne comme point de départ et comme tremplin la prévision, pour ensuite pouvoir « décoller ». Somme toute, cela équivaldrait à dire que, dans une certaine mesure, l'attitude prospective, ce serait faire de la prévision dans une attitude prospective.

La prospective, une prévision lointaine, globale et désintéressée

Si vous voulez, je dirai que la prospective est une prévision qui aurait trois caractères particuliers (je m'excuse du côté scolaire de ce que je vais dire), et qui serait à la fois lointaine, globale et désintéressée. Ces caractères sont tous trois indispensables et si les trois n'y sont pas, ce n'est plus de la prospective.

Lointaine : cela ne suffit pas, mais c'est tout de même nécessaire. Il est certain qu'il faut pouvoir dépasser le cadre de quinze ans, qui est l'horizon de la prévision habituelle. Vous voyez tout de suite les difficultés que cela présente : c'est que le temps n'est pas homogène, les années n'ont pas la même valeur quand elles se placent dans vingt ans, ou dans cinq ans, ou dans dix ans.

Fixons notre esprit sur l'année 1982. En 1962, ce que nous pouvons imaginer, concevoir de l'année 1982 représente du point de vue de la densité en événements, en phénomènes, en idées, l'équivalent d'une semaine en 1970 ou d'un jour en 1964. Nous sommes donc obligés de comparer des grandeurs qui ne sont pas comparables, d'autant qu'il existe des temps différents : celui du géologue n'est ni celui du démographe, ni celui du forestier. Le long terme est donc simplement une moyenne de ces temps différents.

Autre difficulté avec cette prévision à long terme de la prospective : c'est qu'il faut que nous réfléchissions à ce qui se passera dans vingt ans, ou dans trente ans, avec un outillage mental qui est celui que nous avons reçu nous-mêmes il y a vingt ans ou quelquefois quarante ans. Cela nous gêne énormément.

Il faut aussi que cette prévision soit globale et qu'elle évite les cloisonnements. Si j'insiste, c'est que, pour aussi paradoxal que cela paraisse, je crois qu'il est beaucoup plus facile de faire une prévision globale qu'une prospective globale. Je veux dire que, quand on fait de la prévision à court terme, il est probablement plus facile de faire l'inventaire des différents secteurs tandis que, quand il s'agit de prospective, et de très long terme, il est beaucoup plus tentant de se limiter à quelques secteurs où la prospective paraît plus facile. C'est pour cela d'ailleurs qu'on a pu dire très justement que dans certains cas il était plus facile de faire de la prévision à très long terme qu'à court terme.

C'est un très gros danger, parce qu'on attache une importance privilégiée à certains secteurs dont l'évolution à long terme est plus facilement prévisible que pour d'autres. Je prends un exemple au hasard : actuellement, il est peut-être plus facile de faire de la prospective sur l'astronautique que sur certaines disciplines scientifiques – je parle sous le contrôle des savants qui sont ici – comme la biologie ou la biochimie.

Comment faire l'inventaire complet, le dénombrement à la Descartes de toutes les branches pour avoir un tableau véritablement complet, une sorte de panorama de l'esprit ? Je crois qu'il est nécessaire de faire au départ une analyse extrêmement poussée et très attentive, aussi exhaustive que possible du présent, afin de ne négliger aucun des éléments, aucun des facteurs porteurs d'avenir, aucun des germes d'avenir.

C'est d'autant plus important qu'un des risques de la prospective est de se livrer à une pure et simple extrapolation sur des bases actuelles elles-mêmes imprécises, et somme toute de construire un édifice sur du sable. En matière de statistique, cela peut arriver. On peut très bien partir d'une base statistique qui soit fragile, et l'extrapoler à vingt ans.

Cet inventaire très précis du présent, ou plus exactement du passé récent, me paraît d'autant plus important que l'histoire est là pour nous démontrer que très souvent, à une époque donnée, les facteurs les plus importants et les plus porteurs de l'avenir passent les plus inaperçus, alors qu'au contraire les contemporains attachent une importance extrême à des phénomènes qui n'ont pas d'avenir.

Je ne crois pas qu'il y ait d'autre méthode que celle, tout à fait empirique et simple, qui consiste à faire des dénombrements, à faire une liste extrêmement poussée. Bien sûr, la difficulté, c'est qu'il y a des branches, des activités, des orientations qui n'existent pas encore, et là il y a une très grosse différence entre la prospective et la théorie des jeux de hasard.

Dans les jeux de hasard, il y a une information totale possible. On ne sait pas quand tel fait se produira, mais on sait très bien ce qui est possible, tandis qu'en prospective, non seulement les

possibles ne sont pas prévisibles, mais ils ne sont même pas dénombrables, alors qu'ils le sont dans les jeux de hasard.

Je pense aussi que cette analyse devrait étudier de très près ce que j'appellerai les « jointures », les zones frontalières. Dans le cas de la science, cela me paraît tout à fait évident. Les sciences qui se développent portent toutes des doubles noms : optique électronique, etc. C'est très frappant. Et, par exemple, il me semble qu'entre l'électronique et la biochimie, il est probable qu'il se passera quelque chose, qu'il se passe déjà quelque chose qui sera de plus en plus important.

J'étendrai cela à d'autres domaines, comme celui de la politique. Il me semble qu'on a tout à fait tort de croire à certains cadres traditionnels, à certaines fragmentations traditionnelles : la haute administration, les partis, les syndicats. Je crois qu'on va voir se développer tout un tissu interstitiel de gens qui sont en marge de ces différents mouvements ou qui appartiennent à plusieurs catégories, si bien que l'avenir politique peut très bien se formuler dans ces milieux qui paraissent actuellement indéterminés, parce qu'ils échappent à nos catégories habituelles.

En d'autres termes, il faut tâcher de défricher les terres inexploitées. C'est là, par priorité, je pense, qu'apparaîtront les vrais phénomènes nouveaux.

C'est d'autant plus important qu'il y a une pesanteur de la science, de la technique, de tout système humain qui fait qu'on a tendance à creuser toujours le même sillon, et à laisser de côté, à droite et à gauche, de très grandes zones qui restent inexploitées. [...]

Voilà donc pour le caractère global de la prospective. Le troisième caractère est maintenant d'être désintéressé.

Je veux dire par là que pour avoir justement cette vue d'ensemble, cette vue globale, il faut se placer d'un point de vue qui le permet. La question du nombre des idées (Einstein disait qu'il n'avait jamais eu qu'une ou deux idées dans sa vie) compte moins que le point de vue où l'on se place pour les guetter, les faire naître, les développer.

Il est évident, par exemple, que dans un paysage de montagne la vue qu'on a du sommet n'est pas l'addition de vues fragmentaires obtenues des différents points de vue découverts au cours de l'ascension, un peu plus bas. La vue du sommet est autre chose. La juxtaposition des points de vue particuliers ne donne pas la vue synthétique. C'est pourquoi il me semble très important que la prospective se place de ce point de vue tout à fait désintéressé, tout à fait détaché des points de vue particuliers, et d'abord – c'est le plus difficile – du point de vue personnel.

Un des plus grands dangers qui nous guettent [...], et qui guettent tout le monde d'ailleurs, c'est un certain égocentrisme intellectuel, un certain arrivisme intellectuel qui fait qu'on a tendance – cela arrive même dans la science – à nourrir les idées qui peuvent nous servir, non pas matériellement mais pour notre carrière, pour nos relations avec certaines personnes dont l'appui nous est utile, pour obtenir des avantages, des distinctions ou même simplement une audience auprès de certains milieux à la mode, dominants : bref, toutes sortes de petites arrière-pensées qui s'insinuent dans l'esprit et qui certainement nuisent à la liberté et à l'effort de l'esprit.

Il y a là une sorte d'ascèse à pratiquer chacun pour son compte, un certain dépouillement, une épuration à faire. Si on arrive à se détacher de son point de vue particulier, qui vaut aussi bien pour l'entreprise dont on fait partie, quelle qu'elle soit (université, académie, ou autre) on peut se dire qu'on est arrivé au point de vue du souverain, non pas du souverain national mais du souverain d'un état mondial, sinon nous tomberions évidemment dans les difficultés de l'intérêt national.

Ce n'est pas suffisant, cependant, car le point de vue du souverain est avant tout dominé par la considération qu'il faut conserver l'équilibre existant et éviter les secousses. Aucun souverain, à moins d'être fou, ne va au-devant des secousses. Sa fonction dans une certaine mesure est d'éviter

les cahots. Donc, cela ne suffit pas. Il faut encore, et c'est peut-être le plus difficile, être désintéressé vis-à-vis des conclusions provisoires auxquelles on est arrivé soi-même.

Il faut remettre en question sa propre pensée, ainsi que les méthodes par lesquelles on est arrivé à certains résultats provisoires. Il faut prendre ses distances vis-à-vis de sa propre pensée, sinon on a tendance à la complaisance, et à considérer que le schéma auquel on est arrivé est satisfaisant.

Nous nourrissons tous dans notre esprit certaines idées qui sont de véritables fossiles, qui sont des vestiges d'une autre époque. Il y a une partie de nous-mêmes qui est toujours fossilisée. Si nous lui donnons un satisfecit, le mal est fait, on ne pourra plus ensuite s'en débarrasser. [...]

Tâcher de rendre probable l'avenir souhaitable

Mais notre groupe, quelle que soit la diversité du recrutement de ses membres, est entièrement orienté vers l'action. Il y a là, à mon sens, une option fondamentale que nous avons tous prise dès le début et qui détermine nos principes et nos méthodes.

En d'autres termes – du moins c'est l'hypothèse où je me place, je me trompe peut-être – je pars du principe que ce que nous voulons, ce n'est pas deviner l'avenir probable, mais préparer l'avenir souhaitable, et même peut-être aller plus loin : tâcher de rendre probable l'avenir souhaitable.

Il en découle certaines conséquences que nous ne pourrions éviter. C'est d'abord que nous devons savoir ce que nous voulons conserver, coûte que coûte ; c'est le problème des valeurs qui nous importe.

Pour ma part, je considère que ces valeurs ne peuvent qu'être absolues, car si elles sont relatives elles n'ont aucune caractéristique contraignante. Il faut que nous soyons d'accord sur les valeurs absolues que nous voulons conserver, et sur lesquelles nous estimons qu'il faut bâtir l'homme et la société de demain. Si nous préparons quelque chose, c'est sur une certaine base.

Ceci est important en soi, mais aussi parce que je crois que l'organisation par l'effort prospectif, par l'imagination de l'avenir a une influence sur le présent. Il y a des schémas qui sont dynamiques et qui agissent sur le présent par le fait même qu'ils sont formulés. En prévoyant que l'avenir prendra certaines directions, on hâte cette évolution, on favorise certaines structures et on en ébranle d'autres. C'est, au fond, comme des allées que l'on perce dans une forêt.

Mais tout n'est pas en notre pouvoir et il faut que nous voyions à l'intérieur de quelles limites nous pouvons nous livrer à cette action. Il y a d'abord les phénomènes irréversibles. Je prends un exemple évident : celui de la mécanisation. Parmi ces phénomènes irréversibles, les uns peuvent nous paraître bons, d'autres nuisibles, d'autres indifférents. C'est là quelque chose qu'il faut que nous examinions.

Il y a aussi des facteurs limitants, quoi que nous fassions. Je citerai un seul exemple : c'est jusqu'à nouvel ordre la résistance de l'organisme humain. C'est un facteur limitant indiscutable.

À l'intérieur de ces limites, il faudra alors définir les options qui d'ailleurs ne sont pas forcément des dilemmes. C'est une grosse difficulté, parce que nous continuons à vivre sur le principe d'identité. Nous passons notre temps, dans tous les domaines, à dire : « C'est noir, ou blanc ». On ne peut pas sortir de là. Or, il n'est pas besoin d'insister sur les développements de la physique moderne pour comprendre que ce stade est dépassé, et que nous avons affaire à une évolution dont il faut tenir compte si nous voulons nous adapter au monde de demain. Donc ces options sont essentiellement des priorités.

Il faudra déterminer ces priorités. Il faudra faire là aussi un inventaire de toutes les orientations possibles, et juger d'après les critères dont j'ai parlé il y a un instant. [...]

Faire naître des convergences entre chercheurs de disciplines différentes

En terminant, et pour essayer d'être provocant sur un point précis, je crois que le problème central de la prospective sera le problème de la recherche, et je dirai, si vous voulez, de la recherche sur la recherche.

Bien sûr, il est indispensable de faire des études sur les problèmes d'organisation sociale, mais je crois qu'il faudrait que nous puissions provoquer des témoignages de chercheurs (individuels ou en équipe, peu importe) d'âges différents – je ne parle pas seulement de la question de l'âge du calendrier mais de l'âge mental. Il faudrait que ces chercheurs nous expliquent, nous indiquent, quelles sont les directions qui leur paraissent s'ouvrir, ou au contraire se fermer, leurs tentations, leurs déceptions, leurs espoirs.

Je crois aussi qu'on pourrait essayer de faire naître des convergences entre des chercheurs dans des disciplines différentes. Cela peut paraître un peu fantaisiste, mais je ne vois pas pourquoi on ne mettrait pas en contact des mathématiciens et des musiciens, des physiciens et des peintres, des biologistes et des sociologues, des psychologues et des électroniciens. Il est probable qu'on verrait se dessiner certaines lignes de force qui ne seraient pas sans utilité pour la suite de nos travaux.

Car il est bien évident que la prospective ne doit pas s'attacher seulement aux phénomènes naturels. Elle doit se préoccuper encore plus, je pense, des phénomènes humains, d'autant plus que nous ne devons pas oublier que, dans les années qui viennent, la société et l'homme, en tant que conscience individuelle, vont devenir des objets de science autant que la nature.

Je pense que dans cette étude nous verrions apparaître des directions imprévues et même des mutations qui pourraient cette fois affecter non seulement nos techniques, non seulement notre société, mais même notre appareillage intellectuel et affectif.

Ces convergences entre chercheurs permettraient peut-être aussi de s'entendre sur les termes et d'instaurer un langage commun. Actuellement ce langage commun existe, mais il existe au niveau des techniques modernes de diffusion : c'est le langage de la radio et de la télévision. C'est actuellement le seul langage commun de la société, et au niveau des spécialistes on s'achemine assez rapidement vers la Tour de Babel.

Or, je ne vois pas très bien comment on peut parler de l'avenir, étudier l'avenir si on ne parle pas du même avenir. Il ne faut pas se tromper d'avenir, et il faut surtout qu'il s'agisse du même. Tout ceci pour dire qu'il me semble important que la prospective n'étudie pas seulement les structures sociales, mais aussi les structures mentales qui se modifieront peut-être aussi profondément que les structures sociales qui, après tout, ne sont que le reflet des structures mentales.

Je ne vois pas pourquoi, dans le monde en mouvement, l'esprit ne serait pas, lui aussi, en mouvement et en mutation. Je donnerai un exemple très ancien, celui de Bourbaki : trois jeunes normaliens, avant la guerre, par un « canular », ont somme toute transformé durablement l'enseignement des mathématiques et même l'enseignement secondaire. Et pourtant l'outillage mathématique paraissait vraiment ce qu'il y avait de plus stable et de moins sujet à transformation à ce moment-là.

Je ne veux pas dire du tout qu'il faut s'en remettre exclusivement aux jeunes, je ne crois pas du tout que l'âge soit un privilège dans ce domaine, mais je crois que si nous voulons agir sur la société de demain, il faut que nous soyons en contact avec les jeunes chercheurs de pointe, parce que ce sont

leurs schémas mentaux qui ont de fortes chances de modeler pendant cinquante ou soixante ans les opinions de tous. Or, dans le domaine de l'intelligence, comme dans l'ordre politique, ce sont les minorités agissantes qui entraînent les masses et qui font basculer l'avenir.

Homme politique, essayiste, romancier, illustre par sa lignée généalogique, Jacques de Bourbon Busset (1912-2001) ne l'est pas moins par les responsabilités qu'il exerça dans l'État, d'abord comme directeur de cabinet de Robert Schuman de 1946 à 1952, puis comme directeur des relations culturelles. Il l'est tout autant par son talent d'écrivain que couronnera son entrée à l'Académie française en 1981.

Inspiré par une morale du désintéressement, il renonça en 1956 à embrasser une carrière diplomatique pour se consacrer à la création littéraire, sa passion exclusive à partir de 1969. Entre temps l'homme de lettres continue de se doubler de l'homme d'action : vice-président et co-fondateur du Centre européen de recherches nucléaires à Genève, élu maire d'une commune de l'Essonne en 1959, président national du Secours catholique en 1961, il participe aux travaux du Centre d'études prospectives, dont il devient membre du Collège des directeurs, après la disparition accidentelle de son fondateur Gaston Berger. Créé le 4 mai 1957, le Centre international de prospective, rebaptisé en 1960, est un groupe de hauts fonctionnaires, de chefs d'entreprise et d'universitaires constitué « *pour l'étude des causes techniques, scientifiques, économiques et sociales qui accélèrent l'évolution du monde moderne et pour la prévision des situations qui pourraient découler de leurs influences conjuguées* ».

Ce DOC a été préparé par Nathalie Bassaler – nathalie.bassaler@plan.gouv.fr

Pour contacter ALEPH :

Bruno Héroult (chef de projet) : bruno.herault@plan.gouv.fr
Réalisation et diffusion : Sylvie Chasseloup – sylvie.chasseloup@plan.gouv.fr

Commissariat général du Plan

18, rue de Martignac – 75700 Paris 07 SP
+33 (0)1 45 56 51 00
<http://www.plan.gouv.fr>